UN FILM DE NICOLAS WADIMOFF

QUI VIT ENCORE

AU CINÉMA LE 14 OCTOBRE 2026

DOSSIER DE PRESSE

una mattina FILMS

AKKA FILMS

EASY RIDERS FILMS

Philistine Films

UN FILM DE NICOLAS WADIMOFF

QUI VIT ENCORE

AU CINÉMA LE 14 OCTOBRE 2026

SUISSE | 1H55 | DCP 4K | 5.1 | COULEUR



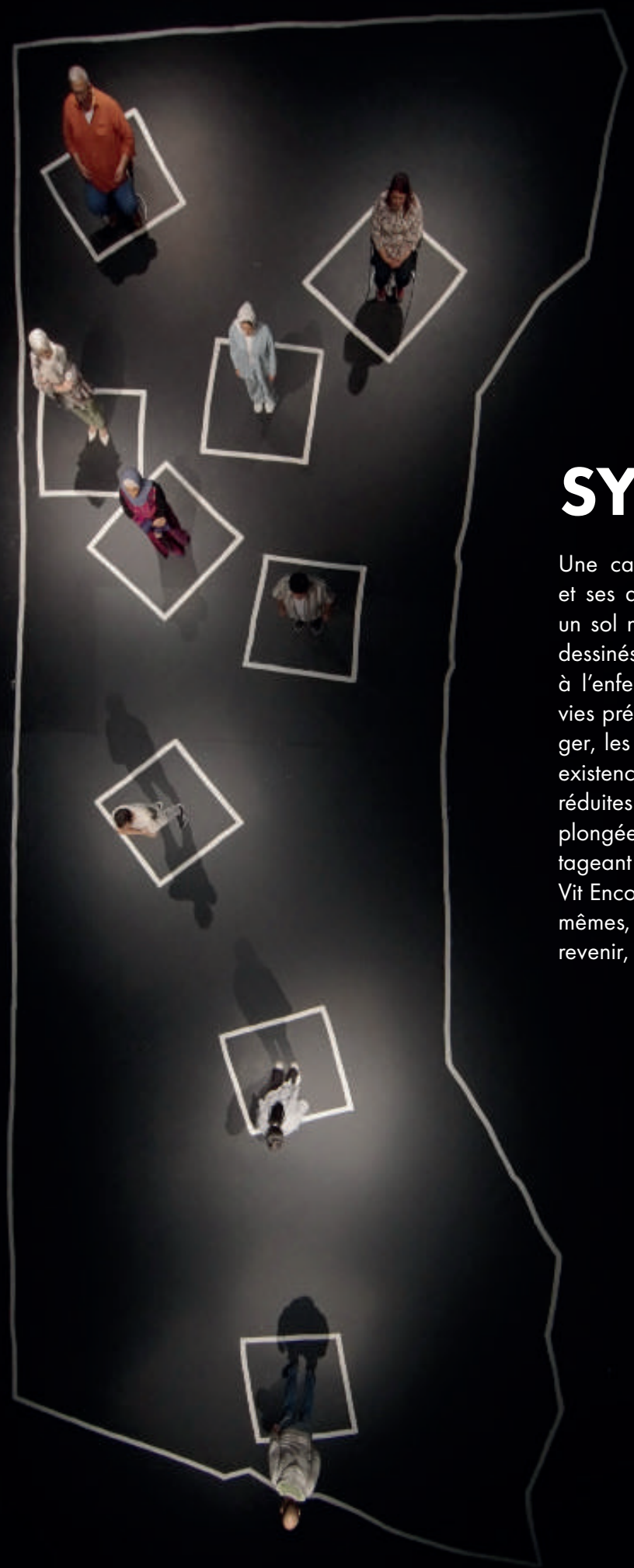
Distribution :
Una Mattina Films
info@unamattinafilms.com
sandrine.floch73@gmail.com

Programmation :
Matthieu Defaucal
matthieu.defaucal@gmail.com

Presse :
Stanislas Baudry
+33.6.16.76.00.96
sbaudry@madefor.fr

Hors Media :
Adrien Gravosqui
adrien.gravosqui@gmail.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.unamattinafilms.com/films/qui-vit-encore



SYNOPSIS

Une carte de Gaza, ses villes, ses camps et ses quartiers. De la peinture blanche sur un sol noir. Dans les contours grossièrement dessinés, neuf réfugiés qui ont pu échapper à l'enfer pour raconter leurs histoires. Leurs vies précédentes, leurs rêves enfouis, le danger, les ruines, la perte de leurs proches, les existences opprimées, entravées, mais pas réduites en cendres, pas encore totalement plongées dans l'oubli et les ténèbres. En partageant leurs récits, les protagonistes de Qui Vit Encore tentent de se réconcilier avec eux-mêmes, de cesser d'être des fantômes. Pour revenir, peut-être, à la vie.

ENTRETIEN AVEC NICOLAS WADIMOFF

1. LE 7 OCTOBRE, ET ENSUITE.

A quel moment avez-vous ressenti la nécessité de faire ce film ?
Le terme de nécessité, presque d'obligation, est très juste. Ce film s'est imposé à moi. Quand le 7 octobre a eu lieu, je travaillais sur une fiction qui se déroule à Marseille. Ce jour-là, je me suis trouvé dans un état complet de sidération, d'effroi et de profonde tristesse. Puis, la riposte fut si massive et effrayante qu'au fur et à mesure des jours, les mots manquaient pour pouvoir la décrire, et plus encore la penser, l'envisager. Comme beaucoup, je me suis trouvé envahi, habité par le sentiment que l'on était en train d'assister à quelque chose qui était bien plus qu'une guerre, bien plus qu'une réponse aux massacres du 7 octobre. Et que cela allait modifier historiquement la région, sinon annoncer quelque chose de plus dramatique encore.
J'étais incapable de me départir de cette anxiété à laquelle venaient se mêler le désespoir, la colère, mais aussi un sentiment de trahison de la part de gens qui nous entourent, qui refusaient d'en parler, de relayer, et même de croire aux images insoutenables qui nous parvenaient de Gaza. Certains sont allés jusqu'à les qualifier d'image de propagandes du Hamas alors qu'elles témoignaient d'une tragédie historique.
D'autres, sans jamais valider complètement ce qui se passait à Gaza, se sont tus, ont regardé ailleurs, démontrant que de cette tragédie historique, ils pouvaient tout à fait s'en accommoder.

Pour envisager les choses d'une façon plus large, qu'est-ce que le 7 octobre et la riposte au 7 octobre viennent dépasser de ce que nous appelions notre humanité ?
Toutes les valeurs, toutes les connaissances historiques, sur lesquelles nous -ou du moins la majorité d'entre-nous, j'espère - avons été éduqués, construits : soit un humanisme fondé sur le plus jamais ça né après la Shoa. C'est ce réflexe là, cette réponse morale immédiate, qui a été effacée. Nous avons été élevés dans l'idée que si la Shoa est arrivée, c'est parce que l'on ne savait pas. Or là, quelque chose d'énorme arrive. Certes, de tout à fait différent dans la forme, mais énorme dans la volonté d'effacement, de destruction systématique, et d'atteinte aux civils. De ce qu'il se passe, on a vu tout de suite des images. Nous, on sait. Mais aussitôt, un silence s'est installé autour de ces images, autour de ce qu'il se passe. Pas dans la population, mais dans la majorité des appareils politiques et médiatiques. Jusqu'à aujourd'hui. Et jusqu'à aujourd'hui je fais partie de celles et ceux qui ne s'expliquent pas ce silence. Je suis incapable de le comprendre, de l'entendre, ce silence, fort justement de notre conviction profonde du plus jamais ça. Cela ne devait plus jamais se reproduire, sur aucun peuple, quel qu'il soit. Rien ne justifie une telle volonté d'effacement sur les populations civiles. Une guerre est une guerre. Là ce n'est plus une guerre. On ne peut pas s'accommoder de la volonté d'extermination des civils palestiniens, comme on ne peut à aucun instant s'accommoder du départ des juifs dans des trains vers les camps d'extermination durant la seconde guerre mondiale.

C'est donc à partir de ce silence opposé aux civils palestiniens, à leur droit d'exister, de vivre, indépendamment des politiques ou des milices, que le film s'est enclenché ?
Je n'arrivais plus à m'accrocher à quoi que ce soit, je ne touchais plus que du bout des doigts mes autres projets, mais très vite, je me suis demandé ce « que faire ? » Aller à Gaza auprès de ceux que je connais, que j'ai filmés durant des années? C'était totalement illusoire, car à Gaza on n'y entrait pas. Les autorités israéliennes avaient fermé l'accès.

2. UN CINÉASTE SUISSE EN PALESTINE.

Votre rapport avec la Palestine est ancien. Je présume que vous aviez des ami.e.s à Gaza ?

Je me suis intéressé à la question Israélo-Palestinienne depuis plus de trente ans. D'abord avec un film en 1990 qui s'appelait Arménie-Jérusalem, sur la communauté arménienne de Jérusalem et son lien avec la question palestinienne. Depuis, j'ai régulièrement filmé cette région du monde depuis les angles morts du conflit - de manière générale, j'aime avoir un regard de biais, raconter ce qu'on ne raconte pas forcément.
J'ai fait en 1992 un film sur un boxeur palestinien en Israel, Les Gants d'or d'Akka, qui était habité par un double sentiment : être un champion olympique sous la bannière israélienne et ressentir une forte appartenance à sa communauté, ses frères et soeurs qui menaient la première Intifada en Palestine. Là encore, interroger comment se gère une double appartenance est une démarche qui irrigue nombre de mes films.

Votre première visite à Gaza remonte à 1992 ?
Non, à 1996. Jusque-là, je n'avais filmé qu'en Cisjordanie ou en Israël. L'Hebdo, un magazine politique et culturel suisse, m'avait invité à participer à une série documentaire sur l'art, les artistes et les conflits. À cette occasion, j'ai rencontré le réalisateur Rachid Masharawi, qui organisait des cinéma mobiles dans tous les territoires palestiniens, notamment à Gaza. Puis j'ai monté les Swiss Palestinians Encounters en 2003-2004 au moment de l'Initiative de Genève, et dans la foulée j'ai tourné L'Accord, un documentaire qui suivait six israéliens et six palestiniens qui essayaient de mettre en place ce plan de paix, qui reste à mes yeux le le plus proche de ce que l'on pourrait appeler « un accord équilibré ». A cette occasion j'ai pu filmer dans ce qu'on appelle « l'enveloppe de Gaza » qui entoure la bande de Gaza, et notamment dans le kibboutz de Nahal Oz, qui fut l'un de ceux touchés par les massacres du 7 octobre. C'est important pour appréhender aujourd'hui le problème des deux côtés.
Par la suite, j'ai travaillé avec nombre de cinéastes palestiniens au moment encore du projet Summer 2006 Palestine au moment de la guerre de 33 jours entre Israël et le Liban. On a produit trente courts-métrages. Puis en janvier 2009, après la première grande vague de bombardements israéliens, Al Jazeera m'a proposé de faire un film à Gaza : j'ai accepté qu'à la condition de pouvoir co-produire le film avec ma ´? société de production ? Akka Films, et avec la garantie de pouvoir garder ma liberté. C'est devenu Aisheen (Still Alive in Gaza), qui est un film extrêmement important pour moi. Pour Aisheen, j'ai rencontré beaucoup de gens à Gaza avec qui j'ai gardé des liens. Plus tard, en 2016, je lis un article dans le Monde sur l'apparition soudaine, suivie d'une disparition tout aussi soudaine, d'une statue d'Apollon à Gaza. Je repars à Gaza interroger cette fois le symbolique, les mythes, les légendes, avec L'Apollon de Gaza, en 2019.

Ce qui nous fait donc, en tout, trois longs séjours à Gaza...?
Un peu plus, car je suis aussi allé présenter les films à Gaza. Aussi quand la tragédie survient, elle touche beaucoup de gens avec qui je suis en contact et dont pour certains je suis sans nouvelle. L'obligation d'y retourner vient de là. J'essaie alors de me rapprocher le plus près possible de Gaza, et je commence un film sur l'UNWRA (l'Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient). En faisant ce film, UNWRA, 75 ans d'une histoire provisoire, je me retrouve au Caire avec Philippe Lazzarini, le commissaire général de l'UNWRA. On convient que j'accompagne l'UNWRA à Gaza pour faire un état des lieux des infrastructures qui ont été détruites. On se dirigeait vers un avion militaire qui devait nous accompagner jusqu'à El Arish pour rejoindre Rafah en voiture quand on a appris que l'UNWRA était devenue persona non grata de la part du COGAT (l'unité autorités israéliennes qui gère les coordinations, soit les entrées et les sorties dans Gaza), et que donc notre sécurité ne sera plus assurée. On a dû renoncer. Bloqué au Caire, j'ai appris que mon ami Jawdat Khoudary venait d'arriver de Gaza. Le revoir a été le déclenchement du film.

3. DONNER LA MESURE DE CETTE TRAGÉDIE HISTORIQUE.

En quoi ces retrouvailles en particulier ont été un déclencheur ?
Parce que ce jour-là j'ai rencontré quelqu'un dont l'enveloppe physique était la même que celle que je lui connaissais, mais qui n'était plus le même à l'intérieur. Non seulement Jawdat était dévasté, mais il était dans

un délabrement psychique total. Cette rencontre était ponctuée de halètements, de respirations lourdes, de râles entrecoupés de très longs silences. J'en suis sorti dévasté à mon tour. Nous étions en avril 2024 et je me suis retrouvé bien plus affecté après cette conversation avec mon ami que je n'avais pu l'être depuis les six premiers mois passés à regarder nuit et jour les images qui nous parvenaient sur nos téléphones. Ces images, cette galerie des horreurs qui commençait le matin sur Instagram, toutes insupportables soient-elles, je parvenais sans doute à les mettre à distance. Leur horreur, l'état de sidération dans lequel elles me plongeaient m'empêchait de produire de la pensée. Elle était remplacée par du stress. La rencontre physique avec mon ami produisait tout à fait autre chose. Elle m'a traversé comme une lame de fond. D'elle est née cette nécessité de faire quelque chose pour m'extraire de cette hébétude. D'elle est née la volonté de faire un film qui, dans sa forme, trouverait le moyen de donner à qui le verra, la mesure de ce qui s'est passé.

Et cette mesure, ici, ne passe pas par l'accumulation de ces images terribles, sidérantes, mais se donne depuis une parole, des voix, prises dans un dispositif sans images d'archives…
C'est un dispositif qui appartient au cinéma seul. Ce que le cinéma prend le temps de faire, les réseaux sociaux ou les courants habituels de l'information ne le prennent plus.
Quand on dit « prendre la mesure » de ce qui s'est passé, de ce qui est encore en train de se passer, on parle forcément d'une mesure humaine. C'est à l'humain, et en premier lieu à la parole humaine, à son histoire, que je voulais revenir. Ces vies ont été d'abord meurtries, une première fois effacées sous les bombardements. Puis effacées une seconde fois dans les formats qui ont essayé, envers et contre tout, et sans doute animés de bonnes intentions, de montrer la réalité de Gaza depuis la riposte israélienne.

Le film rassemble donc 9 personnes, cinq femmes et quatre hommes, qui chacun à la fois témoigneront. De leur existence passée, de leur quartier, de leur vie, à Gaza, et ensuite des conséquences du 7 octobre sur leur vie civile et enfin de leur exil en Egypte, au Caire…
Oui. Ce sont à chaque fois des entretiens. ? Qui n'ont pas eu besoin d'images d'archives. Les seules qui éventuellement s'invitent dans leurs témoignages, sont celles que ces 5 femmes et quatre hommes brandissent parfois de façon spontanée à la caméra en sortant leur téléphone portable pour nous montrer la trace de quelque chose. Mais ce n'est pas une intervention extérieure de moi ou de mon monteur. Quand Jawdat me raconte le bombardement du musée, la disparition du patrimoine palestinien, de la mémoire palestinienne, je n'ai pas besoin de rajouter des images par-dessus sa parole.

Elle est suffisamment porteuse d'image tout en touchant à un trou, à une horreur irreprésentable…
Oui. La parole seule est plus glaçante. Ça vient d'arriver, quelques jours, quelques semaines avant nos entretiens, mais c'est déjà du domaine de l'irreprésentable. Je ne dis pas que tous les films sur Gaza doivent se passer d'images de Gaza, mais ce film là, concentré sur la parole, doit laisser de la place à ce vide, s'il veut faire peser le poids de ce qui a été perdu, effacé. Qui vit encore s'inscrit dès le départ dans un temps long. Qu'on les entende enfin. Pour aujourd'hui et aussi pour que ça ne se reproduise plus jamais.

Un film d'histoire, ou plutôt d'histoire contemporaine, qui travaille l'évènement mais avec un souci d'historien ?
Oui, on pourrait le décrire ainsi. Son dispositif tend à ça. Même si je ne suis pas historien, je suis juste cinéaste.

4. NEUF HISTOIRES, NEUF VIES.

Comment s'est organisé le choix des neufs protagonistes ?
Il est difficile de parler de casting, ce serait indécent. Jawdat m'a d'abord présenté différentes personnes réfugiées comme lui au Caire. Une rencontre en amenant une autre, j'ai progressivement rencontré celles et ceux qui font aujourd'hui le film.
Emman Shannan, qui est médecin. Mahmoud Jouda, qui est écrivain.
Ghada Al Masri, qui est lycéenne. Adel Al Taweel qui est artiste plasticien. Haneen Harara, qui est journaliste. Jawdat

Khoudary qui est entrepreneur et archéologue autodidacte. Hana Al aiwa est directrice d'une agence de communication. Feras Elshrafi qui est musicien. Et enfin Malak Khadra qui est une influenceuse au contenu très suivi sur Instagram.

Il y avait d'ores et déjà, avant même que le dispositif de la carte soit posé sur la table, de partir à la rencontre de témoins venus de différents quartiers de Gaza, que le film puisse offrir une idée plurielle des habitantes et des habitants de la bande de Gaza. Mais tout ça s'est fait de façon organique. Il n'y a pas eu besoin de les convaincre. Ils avaient besoin de parler.

Néanmoins, on sait bien que ce qui se dit dépend souvent de qui écoute…

Il est possible que si je n'avais pas été depuis longtemps sur ces terres, si je n'avais pas une certaine connaissance de l'histoire des palestiniens, leur confiance n'aurait pas été la même. Jawdat, Ghada l'adolescente je les connaissais. Ghada, son oncle, était dans Aisheen. C'est un rappeur que je vois souvent, car il vit désormais en Suisse. Je les ai tous rencontrés avant, certains trois fois…

Toutefois, s'est posée la question d'une certaine « représentativité ». On savait que les palestiniens qui avaient pu sortir de Gaza étaient soit des gens qui avaient des moyens financiers de se payer cette sortie via des filières qui leur demandaient très cher, ils appartenaient donc à la upper middle class. Soit c'était des gens qui avaient des liens avec des ONG. Cela on l'assumait. Mais en retour cela montre une ou plusieurs facettes de la société palestinienne que l'on n'a pas l'habitude de voir, tant celle-ci est assignée à une image dessinée par d'autres.

Il n'y a pas d'enfants parmi ces neuf témoins…

Personne, ni eux ni nous, ne le souhaitaient. Je voulais des gens qui soient suffisamment construits dans leurs propos, et éviter à tout prix la possibilité d'une « instrumentalisation » de la parole d'enfants.

5. L'AVENTURE DU TOURNAGE.

Les neuf protagonistes, les neuf témoins de ce film sont réfugiés en Egypte. Or le film a été tourné ailleurs…

On a vite pris conscience que le film allait être pour eux tous, une expérience cathartique, donc intense. Que celle-ci ne pouvait se dérouler dans le lieu même où ils sont réfugié.es depuis des semaines. Il fallait une bulle, un « safe space » où cette parole allait pouvoir se déployer dans toute la force de son imaginaire, de son évocation. Le Caire est déjà trop marqué d'une réalité, lourde, extrêmement lourde, pour eux. Ils y sont tolérés, mais ils n'ont pas de permis de travail, n'ont droit à aucune aide sociale et les enfants ne peuvent pas être scolarisés. Donc, Le Caire est pour eux un endroit où jamais ils n'ont la possibilité matérielle de se retourner, de revenir sur ce qui vient d'arriver. Ils doivent gérer le présent.

Pour qu'une parole soit détachée de toutes ces contingence, on s'est mis à imaginer un endroit où, le temps du tournage, nous prendrions en charge les enfants des protagonistes, où leur parole serait accompagnées, où ils auraient l'occasion de s'extraire de ce réel, des tensions du quotidien. Immédiatement, cet espace du dehors ne pouvait être pour nous que le Théâtre Vidy à Lausanne. Vincent Baudriller, qui le dirige, m'assure de son partenariat et nous offre la grande salle de répétition du théâtre Vidy pour tout le mois d'août. C'était l'espace parfait, pour créer un lieu hors du temps, pour que la parole advienne. Mais dix jours avant le début du tournage, on apprend que les visas n'ont pas été accordés à nos neuf protagonistes, alors même que le projet avait reçu des financements suisses émanant des autorités. Mais en Suisse, comme ailleurs, une fracture politique existe entre ceux qui veulent garder une tradition d'accueil, l'OFC (L'Office fédéral de la culture) notamment qui a soutenu le film, et un durcissement de la politique étrangère de l'autre côté, qui s'est alignée sur Israël et les Etats Unis. On en a fait les frais. C'était un fracas terrible, pour nous mais d'abord pour les protagonistes, qui se sont sentis trahis. Deux heures après, on prenait la décision de faire le film ailleurs.

En l'occurrence en Afrique du Sud. Pourquoi Johannesburg?

C'est le seul pays, avec la Malaisie, qui ne demande pas de visas pour les palestiniens de Gaza. L'Afrique du Sud, on venait d'y tourner un film avec AKKA Fims (The Laundry de Zamo Mkhwanazi), on avait donc des gens sur place sur qui nous ap-

puyer. En huit jours on a trouvé un studio où filmer, dans la zone industrielle de Joburg, des hébergements pour tout le monde. Sur place, on a rencontré une immense fraternité. Les équipes sur place étaient majoritairement noires, et savaient ce qu'était une ségrégation.

Le choix du fond noir, presque un catafalque, venait j'imagine du studio de théâtre à Lausanne. Il a donc été décidé de le reproduire à Johannesburg?
Vidy avait permis de développer des exigences, des demandes, très précises. Ce qui a aidé à trouver un équivalent en Afrique du Sud. Même si nous y avons vécu une autre expérience.
Le noir, c'est une façon de répondre à la question de comment représenter Gaza sans aller à Gaza. J'ai pensé un moment à la façon dont travaillaient Straub et Huillet dans Othon ou Antigone, certains paysages qui font remonter, par leur aridité, une autre histoire. Mais de nouveau, cela revenait à remplacer l'image de Gaza par un fantasme extérieur. Pour échapper à une représentation, fallait-il en créer une autre? Ça n'avait pas de sens, ici. Il fallait oser une épure. On est allé naturellement vers le noir, parce que le noir nous permettait de dessiner cette carte de la bande de Gaza.

Elle fait penser à une marelle d'enfant. Mais avec ceci de tragique : cette carte documente aujourd'hui des espaces qui ont été ensevelis sous les décombres, qui n'existent plus en l'état. C'est déjà en train de se transformer pour eux en une carte imaginaire…
Elle permet aussi de représenter Gaza dans une multiplicité que l'on connait mal. Les neufs protagonistes viennent de neuf quartiers différents, porteurs, porteuses de neuf urbanismes, de neuf sociologies distinctes. Cela va de Gaza-Ville au nord au camp de Rafah, tout au sud. Khan Yunis, Hayy al-Naser, Tel al-Hawa, Salah ad-Din, Nuseihat, Del al-Balah, et le front de mer.
Ils sont là, ils habitent la case sur la carte, mais ils ont tous bougé dans leur vie et leur déplacement à l'intérieur de la bande de Gaza dit là aussi, beaucoup des choses. Et la carte dessinée comme à la craie, par Adeel Al Taweel, l'un des protagonistes, artiste visuel, montre à la fois l'aspect fragile de cette représentation : elle contient déjà son propre effacement possible. C'est aussi un dispositif spatial qui tout de suite s'efface, se fait discret, dès que se délie la parole. Il permet l'expression de l'indicible. Et il est à mille lieux, j'espère, de la porn misery, de cette représentation de la misère à laquelle on assigne quelqu'un. Ce qui fait aussi que le film, qui évidemment est dur, comporte aussi des moments de joie, d'élégance, de beauté, de poésie, d'harmonie. Je ne voulais pas de représentation accablée. On a travaillé dans ce sens là.

6. LEUR HISTOIRE VS. LE NARRATIF.

Ils livrent leur histoire mais aussi une image d'eux-même. Il en va de la dignité…
Oui, ils ont le droit d'être beaux, belles. D'amener pour la caméra des vêtements dans lesquels ils oublient l'exil auquel on les condamne. Leur image, elle leur appartient. Ils n'ont pas besoin de cette seconde colonisation, qui serait celle de l'image attendue, de la pauvreté assignée. Ces questions, on les a partagées collectivement. Quel habit mettre, jusqu'à quel point s'apprêter, comment cela s'harmonise ou pas avec le récit? Le tournage à cet endroit est devenu, de façon très libre, mais permanente, un laboratoire de réflexion sur la représentation de soi, et sur les façons dont l'occident attend d'eux - et parfois impose - une image.

Les palestiniens, à fortiori ceux de Gaza aujourd'hui en exil, sont en droit de refuser de porter les signes extérieurs d'une douleur que nous aurions eu la mansuétude de leur conférer… Il en va du récit. Or le récit - ses questions : qui a le droit de le dire, de l'écrire, qui le détient, qui l'étouffe, qui le détourne? - est aussi le coeur de votre film…
Oui, je tenais à ce que le dispositif du film leur offre une autre représentation. Différente de celle à laquelle le narratif occidental les a assignées, qui oscille entre la victime défaite et le milicien terroriste. Ce qui est terrible c'est que dès que l'on touche à cette représentation construite par l'extérieur, on touche à un scandale! J'entends à la suite des projections des réactions, parfois bienveillantes mais si maladroites dans leur expression… On me dit : c'est incroyable! Ils

sont si beaux, si éduqués, si cultivés, si biens de leur personne... On en est là! C'est incroyable, voire suspect de voir des palestiniens qui ressemblent à d'autres homme et d'autres femmes sur cette terre! ... Le narratif qui a englobé les civils palestiniens sous une seule image a atteint son but. Celui qui permet de dire qu'un nouveau-né est déjà un terroriste en puissance, qu'il est donc une cible militaire légitime... Voilà où conduit le contrôle par l'extérieur du narratif. Toute l'importance, toute la nécessité de travailler avec eux leur représentation, leur donner les rênes du récit, sans intervention, jamais, de ma part ou de celle de l'équipe. Leur permettre de déployer en toute liberté le récit de ces dernières semaines était pour chacun d'eux exceptionnel. Le reste du temps personne ne les écoute, personne ne les laisse se raconter. C'est aussi pour cela que je suis touché quand chacun, ensemble et séparément, me dit que ce film est bien « leur » film. Ils adorent en discuter, entre eux, avec nous et avec le public chaque fois que le film a été montré depuis sa première à la Mostra de Venise en septembre 2025. Et aujourd'hui, le film représente la Suisse aux Oscars. C'est encore une autre fierté d'amener leur parole à ce stade-là d'exposition.

Mahmoud dit dans le film « On ne nous a pas laissé le temps d'écrire l'histoire des enfants de Gaza, cette histoire qui n'est ni celle des organisations politiques ni l'histoire militaire ». Who Is Still Alive (en français) est-il une tentative d'enregistrer, de recueillir, une histoire civile de Gaza dans les heures puis dans les semaines qui ont suivi le 7 octobre ?

Une histoire contre un narratif. Neuf histoires divisées dans des quartiers distincts, dans des vies singulières, où comme pour tout un chacun une vie s'était organisée, où il était pensable, imaginable, de chercher un studio ou une pièce pour pouvoir y être soi-même. Même si les évènements passés avaient démontré que cette chambre à soi, il valait mieux ne pas la choisir trop près du front de mer car les premiers bombardements viennent toujours de là.

Ces vies civiles existaient, cette société existait... mais il faut nommer les mécanismes à l'oeuvre pour qu'il n'y ait pas d'image autre que les images décidées soit par les médias occidentaux (donc adhérant à une représentation fantasmée, toute-faite du palestinien) soit décidées par l'autre, par celui qui se positionne alors non pas comme le voisin mais comme l'ennemi. Dominer le récit de l'autre, cela a permis de raconter quelque chose qui n'était pas, pour la majorité d'entre eux, leur réalité, tout en effaçant les traces, et tout en éliminant, en tuant systématiquement, ceux qui avaient mission sur place de la raconter. Les meurtres ciblés de journalistes par l'armée israélienne continuent d'avoir cette fonction-là. Cela n'était jamais arrivé dans l'histoire à cette hauteur-là, cet effacement de preuves d'existence d'une société civile, de son meurtre, au profit d'une logique de récit qui dit : « les images, c'est nous qui vous les donnons, ceux qui veulent en donner d'autres sont systématiquement en danger de mort. » On est en train d'assister à cela, sans que l'Occident n'y trouve à redire. Alors même que nous nous revendiquons d'une culture des images, de l'information, d'une éthique, de codes de déontologie. Nous avons forgé depuis des décennies des outils théoriques pour penser les images, les récits. Mais devant Gaza, ces outils se sont tus. »

Recueilli par Philippe Azoury, le 3 septembre 2026.



BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR



Né en 1964 à Genève. Après un Bachelor en cinéma à l'UQAM à Montréal, il est réalisateur à la Radio Télévision Suisse de 1992 à 1996. En 1997, son premier long métrage, *Clandestins*, est sélectionné au Festival de Locarno. En 2003, il crée Akka Films où il produit depuis des documentaires et fictions, et réalise notamment *Aisheen* (2010), primé aux festivals de Berlin et de Nyon, et *Opération Libertad* (2012), sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes et à Locarno, ou encore *Spartiates* (2014), primé aux Journées de Soleure. *L'Apollon de Gaza* lui permet de renouer en 2018 avec la Palestine, une région du monde dont il a souvent témoigné de la réalité complexe. De 2019 à 2023, il a été responsable du Département Cinéma de la HEAD-Genève. En 2025, il a également co-réalisé « *UNRWA, 75 ans d'une histoire provisoire* » avec Lyana Saleh.

Filmographie sélective

- 2025 - *Qui Vit Encore*
- 2025 - *UNRWA*
- 2018 - *L'Apollon de Gaza*
- 2016 - *Jean Ziegler*
- 2014 - *Spartiates*
- 2012 - *Operation Libertad*
- 2010 - *Aisheen*
- 2005 - *The Accord*
- 2000 - *Mondialito*
- 1997 - *Clandestins*
- 1992 - *The Golden Gloves of Akka*
- 1991 - *The Bowl*

PROTAGONISTES



EMAN SHANNAN

Âgée de 52 ans, mariée, mère de deux enfants. Sa famille vit désormais à Coiro, depuis son départ de Gaza en février 2024. Après avoir survécu à un combat acharné contre le cancer, Eman a décidé, il y a dix ans, de consacrer sa vie à venir en aide aux femmes atteintes de cancer. Elle a créé une ONG à cette fin, dont elle a assuré la direction jusqu'à son exil forcé. Aujourd'hui, il ne reste plus rien de tout cela. Eman est fière et exigeante, tant envers elle-même qu'envers les autres.



MAHMOUD JOUDA

Âgé de 37 ans, marié, père de deux enfants. Écrivain et poète, Mahmoud écrit sans relâche : des poèmes pour sa fille Magda, avec laquelle il entretient un lien très étroit, et des récits qui dépeignent la réalité quotidienne des Gazaouis, avec un sens unique de la distance. Mahmoud arbore souvent un léger sourire qui illumine son visage, lui donnant l'air de quelqu'un qui comprend ce qui se passe mais préfère rester discret. Il impressionne par sa vivacité d'esprit, son érudition et sa capacité à mener une réflexion sur le monde. Mahmoud est un artiste talentueux et un intellectuel raffiné, dans le meilleur sens du terme. Aujourd'hui, après avoir passé quelques mois en Égypte, il tente de se consacrer à l'écriture à Oman.



GHADA AL MASRI

Âgée de 14 ans, elle vit actuellement avec son frère, sa sœur et sa mère à Damanhour, au nord de Coiro. Son père, journalier en Israël, se cache toujours dans le pays, craignant d'être arrêté comme beaucoup de Palestiniens depuis le 7 octobre. Ghada était lycéenne, spécialisée en sciences. Elle rêve de devenir chercheuse en médecine. Ghada est extrêmement déterminée, avec des tendances obsessionnelles ; elle note tout, contrôle tout.

À 31 ans, il a perdu toute sa famille dans des attentats à la bombe en janvier 2024, à l'exception de son frère, seul survivant à ses côtés. Adel est un artiste aux multiples talents qui a intégré les Beaux-Arts de Paris en septembre 2024. Il est très sensible, sa voix est douce, parfois presque inaudible. Le traumatisme lié à la perte de sa famille le plonge parfois dans un état de semi-léthargie. Actuellement, le dessin est la seule chose qui lui permet de repousser les démons de la dépression qui l'assaillent.



ADEL AL TAWEEL

Âgée de 30 ans, mère de trois enfants, elle vit actuellement à Oman, où elle est réfugiée depuis avril 2024. Haneen est une journaliste qui a rendu compte quotidiennement de la situation à Gaza jusqu'à son exil forcé. Elle a perdu trente membres de sa famille lors des frappes aériennes sur Nuseirat en avril. Elle reste stoïque et déterminée à garder la tête haute, principalement pour ses enfants, mais aussi pour son peuple. Elle déclare : « *Je suis déjà morte à l'intérieur... Seuls les mouvements de mon corps donnent l'illusion de mon existence.* » Elle rêve de pouvoir reprendre son travail dès que possible, en Égypte ou ailleurs, seul moyen d'éviter de sombrer.



HANEEN HARARA

Âgé de 62 ans, marié et père de quatre enfants. La famille vit au Caire depuis fin février 2024. Jawdat est entrepreneur et archéologue autodidacte. Il possède l'une des plus grandes collections d'art antique de la région, comprenant notamment des pièces recueillies lors de fouilles ou découvertes sur des chantiers de construction à Gaza. Avec son épouse, il avait également aménagé une palmeraie et une plantation de cactus, uniques dans la région, un véritable jardin d'Éden. Pour Jawdat, la beauté et sa préservation sont une préoccupation constante. « *Gaza est magnifique, je l'aime plus que tout* », répète-t-il souvent. « *Et pour elle, je suis prêt à attendre, toute une vie ou plus s'il le faut. « Saber », la patience, toujours et pour toujours...* »



JAWDAT KHOUDARY



HANA AL AIWA

Âgée de 35 ans, mariée, mère de deux enfants. Entrepreneure, directrice d'une agence de communication, elle ne supporte pas l'inaction et rêve de retourner à Gaza pour reprendre son activité. Hana est hyperactive, et plutôt que de le cacher, elle assume fièrement ce trait de caractère. Elle en rit même : « *Quand je n'arrose pas les plantes, je cuisine ; quand je ne cuisine pas, je répare des meubles ; quand je ne répare pas de meubles, j'aide mes enfants à faire leurs devoirs ; parfois, je m'occupe de mon mari, et je gère mon entreprise…* »



FERAS ELSHRAFI

Âgé de 20 ans et étudiant, Feras est un musicien hors pair, spécialisé dans la pratique de l'Oanun, un instrument à cordes traditionnel du Moyen-Orient. Il le chérit comme la prunelle de ses yeux. Pour lui, c'est une bouée de sauvetage, un instrument de survie qui l'empêche de sombrer. Pour son entourage, sa musique est également une source de partage et de réconfort.



MALAK KHADRA

Malak Khadra, 21 ans, est une jeune femme joyeuse et souriante, toujours très soignée. Issue d'une famille nombreuse, elle a perdu plusieurs de ses frères, sœurs et amis lors des attentats. Elle compte 62 000 abonnés sur Instagram et documente tout ce qui l'entoure. Cela a également été le cas lorsqu'elle a dû faire face à la perte de ses proches. Pourtant, son rapport à l'image cache une authenticité sincère : son regard est franc et profond. La sensibilité de ses propos nous permet d'entrevoir ce qu'elle a pu vivre avant son arrivée en Égypte.

LIENS DE TÉLÉCHARGEMENT



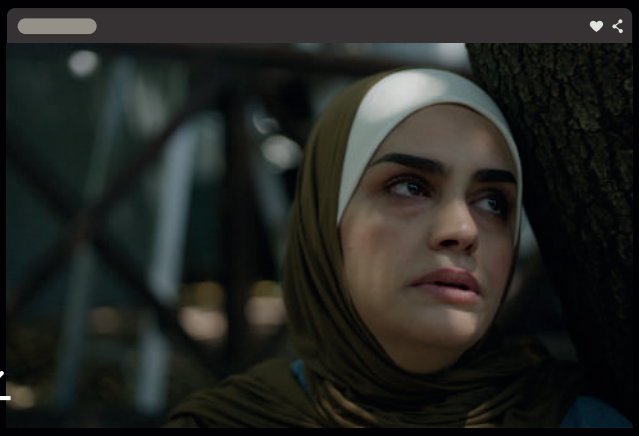
AFFICHES



BANDE-ANNONCE



SÉLECTION DE PHOTOS



WWW.UNAMATTINAFILMS.COM/FILMS/QUI-VIT-ENCORE

CRÉDITS

Producteurs :
Akka Films :
Ketsia Stocker, Nicolas Wadimoff
Easy Riders Films :
Nadia Turincev, Omar El Kadi
Philistine Films :
Ossama Bawardi, May Jabeeren

Directeurs de la photographie :
Leandro Monti, Camille Cottagnoud
Montage : Jean Reusser
Montage sonore : Vuk Vukmanovic, Rana Eid, Tarek Dandan
Mixage : Niels Barletta
Son : Carlos Ibañes Diaz
Musique : Dom La Nena

Titre :
EN : Who is Still Alive
FR : Qui vit encore
IT : Chi vive ancora

Durée :
1:55:23.08 / 115 minutes
(avec logos de production)
1:54:51.08 / 114 minutes
(sans logos de production)

Support de projection : DCP 4K
Format d'image : Scope Couleur
Fréquence d'images : 25 ips
Son : 5.1

Langue : arabe
Sous-titres : EN/IT
FR (bientôt disponible)
DE (bientôt disponible)

Année : 2025

